NOTICE

SUR

MARIE-FRANÇOIS-XAVIER

BICHAT,

Médecin de l'Hôtel-Dieu, Professeur d'Anatomie, de Physiologie et de Médecine, membre de la Société de l'Ecole de Médecine, de celle de Médecine de Paris, de la Société Philomathique, etc. etc.

DÉCÉDÉ LE 3 THERMIDOR AN 10.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE GIGUET ET MICHAUD, RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6.

1802. — AN 10.

NOTICE

SUR

MARIE-FRANÇOIS-XAVIER BICHAT.

Dans un moment où nous déplorons la perte toute récente d'une des plus brillantes lumières qui jamais ait illustré la carrière médicale ; où une jeunesse nombreuse regrette amèrement un maître et un ami, dont la voix retentit encore au milieu d'elle ; où une douleur d'autant plus vive qu'elle est plus concentrée, accable mon cœur de tout son poids, et détourne mon esprit d'une réflexion trop soutenue, on ne s'attend pas sans doute à me voir entreprendre l'éloge détaillé et complet de celui qui ne peut encore être honoré dignement que par mes larmes. Uni à lui par les liens les plus tendres et les plus chers, ceux du sang et de l'amitié ; associé à ses derniers travaux, dépositaire unique de ses plus intimes confidences, j'ai appris à l'aimer plus encore qu'à le louer ; j'ai connu ses qualités morales avant de connoître ses talens ; j'ai chéri l'homme quand on admiroit le professeur ; et, tandis qu'on regrette un savant, je pleure le meilleur et le plus tendre des amis.

Je ne tenterai donc point ici d'exprimer des

sentimens qui me sont personnels, et qu'il m'est plus facile d'éprouver que de communiquer. Je me bornerai à exposer brièvement les principaux traits qui honorent la mémoire de celui que nous venons de perdre, réservant pour une autre circonstance des détails plus étendus.

Une imagination vive, un esprit juste et fécond, une extrême facilité pour le travail, telles furent les qualités qui, dès ses premières années, distinguèrent Xavier Bichat (1). Ces dispositions heureuses, développées rapidement dans le collège où il fut d'abord élevé, firent juger dès-lors ce qu'on pouvoit attendre de lui, quelque carrière qu'il voulût parcourir. Cultivées avec plus de soin encore à Lyon, où il fit sa philosophie sous d'habiles maîtres, elles lui procurèrent des succès qui le distinguèrent bientôt de la foule de ses condisciples, et qui lui méritèrent l'honneur d'être toujours spécialement choisi pour paroître dans les exercices publics. Cependant, la philosophie scholastique lui plaisoit peu; souvent il s'y déroboit pour se livrer en particulier à l'histoire naturelle, et la facilité du travail suppléoit presque toujours chez lui, à cette époque, à une application dont il étoit peu susceptible.

Ce fut aussi à Lyon qu'il commença ses études

---

(1) Il naquit le 11 novembre 1771, à Thoirette, département de l'Ain.

anatomiques : il en vainquit sans effort les premières difficultés, et fut bientôt au rang des premiers élèves. Il se destinoit alors à la chirurgie, quoiqu'un sentiment intérieur, plus fort que la réflexion, lui prouvât dès ce temps que l'art de guérir n'étoit point trop vaste pour lui. Arrivé dans la capitale, il attira bientôt les regards de Desault, qui, accoutumé, comme tous les hommes de génie, à reconnoître les talens futurs, se l'attacha, dès ce moment, et l'associa à tous ses travaux. Formé immédiatement sous cet homme illustre, et aussi infatigable que lui, Bichat auroit été en état de lui succéder dans sa réputation pratique, lorsque la mort le lui enleva. Mais il préféra sans balancer l'enseignement public, comme Desault lui-même l'avoit autrefois préféré; et pressentant d'avance les succès qu'il pouvoit s'y promettre, il s'y livra avec une ardeur qui, dès la première année, mit ses jours en danger. Une hémoptysie abondante et opiniâtre l'obligea d'interrompre trois cours qu'il faisoit à-la-fois, et le retint au lit pendant assez long-temps. A peine rétabli, il reprit le même genre de travail avec la même activité, oubliant absolument le péril auquel il venoit d'échapper. C'est alors qu'il commença à professer l'anatomie physiologique, et à établir un amphithéâtre de dissections. On s'étonne de tout ce qu'il osa entreprendre, et de ce qu'il parvint à exécuter dans cette pre-

mière année. Obligé de préparer lui-même ses leçons, occupé continuellement dans les intervalles à diriger le travail de plus de quatre-vingts élèves, il passoit la nuit à rédiger et mettre en ordre les œuvres chirurgicales de Desault, premier ouvrage qu'il publia.

Les opérations, l'anatomie, avoient été jusqu'alors ses principaux objets. Ce fut lui qui, le premier, d'après un apperçu donné par M. Pinel, détermina exactement la nature et les propriétés des membranes, mal observées et confondues jusqu'alors en une seule espèce par les anatomistes. Le traité qu'il publia sur ces organes eut un succès prodigieux, et fut le premier fondement solide de sa gloire.

Mais une science qui offroit peu de recherches à faire, peu de faits à découvrir, ne pouvoit suffire à la noble ambition de Bichat. L'anatomie étoit fort cultivée, la physiologie l'étoit peu. C'est à celle-ci qu'il se livra principalement, sans abandonner la première : il s'y fraya une route nouvelle ; et observant l'homme tel qu'il est, il établit cette grande *distinction des deux vies*, qui fixe au premier coup-d'œil les idées sur la nature des phénomènes de l'homme vivant, met chaque fonction à sa place naturelle, et rend l'étude aussi agréable que facile. On peut le dire ; ce fut là un de ces traits de lumière que les sciences semblent attendre pour se développer, qui en changent

subitement la face, et à l'aide desquels elles sont portées tout-à-coup à un degré de perfection que dix ans d'un travail pénible et assidu ne pourroient leur donner. Au moment où un pareil flambeau vient à briller, on connoît qu'un génie supérieur s'est élevé dans le monde scientifique; et entraînés par une force presqu'irrésistible, les esprits justes et droits se rangent de toutes parts autour de lui. C'est ce qui arriva dans la circonstance dont je parle. On admit presque par-tout la doctrine physiologique de Bichat; ceux qui ne l'admirent pas, furent forcés de la respecter en silence; et d'autres qui, peu scrupuleux sur le choix des moyens, vouloient, à quelque prix que ce fût, attirer sur eux-mêmes l'attention publique, n'eurent que la triste ressource, en admettant les mêmes principes, de lui en contester la découverte.

J'ai dit que Bichat, en s'occupant de l'étude des fonctions, n'avoit point abandonné complètement les recherches purement anatomiques. Ces deux genres de travail étoient trop liés ensemble, pour pouvoir être isolés, et les progrès de l'un entraînoient presque nécessairement les progrès de l'autre. La distinction de deux espèces de sensibilité amena la distinction de deux systêmes nerveux, celui du cerveau et celui des ganglions. Celle des deux modes de contractilité conduisit à reconnoître des différences de nature, d'espèce,

de propriétés entre les muscles soumis à la volonté et ceux qui en sont indépendans, etc.

Mais ces dernières découvertes ne tendoient qu'à perfectionner quelques points d'anatomie descriptive. Un plan plus vaste et plus grand s'offrit à Bichat, et fut aussitôt exécuté avec la promptitude qui caractérisa toujours son génie. Il observa les tissus généraux qui entrent dans la composition de tous les organes particuliers, et entreprit de déterminer leur nature par des expériences positives et exactes. Cette grande idée, suivie avec une infatigable persévérance, développée dans un cours dont elle étoit l'objet, fut enfin présentée avec la plus grande étendue et les plus magnifiques détails dans l'*Anatomie générale*, ouvrage immortel, nécessaire au médecin, comme au physiologiste, et compté, dès qu'il a paru, au nombre des livres classiques.

Les mêmes principes dirigeoient Bichat dans le traité d'*Anatomie descriptive* qu'il entreprit à la suite du précédent. A un tableau exact et précis de l'aspect extérieur des organes, il joignit des considérations étendues sur les tissus particuliers qui les constituent, et sur les propriétés de chacun d'eux. Deux volumes avoient paru, lorsque l'excellent auteur, enlevé à nos espérances, nous a laissé à M. Roux et à moi, la tâche pénible de terminer un ouvrage qu'il avoit commencé.

Tant de travaux et de succès, qui auroient

suffi pour immortaliser plusieurs savans, n'étoient pour Bichat que le prélude de ce qu'il se promettoit, et un chemin pour parvenir à de plus grandes choses. Incapable de s'arrêter, tant qu'il restoit quelque découverte à faire, impatient d'employer au soulagement des hommes des moyens qui avoient déjà assuré sa propre gloire, il entra, avec une noble confiance, dans la double carrière illustrée par les Morgagni et les Sydenham. Il observa les organes de l'homme malade, comme il avoit observé ceux de l'homme sain. Plus de six cents cadavres, examinés par lui-même, lui offrirent, tantôt des faits nouveaux qu'il recueillit avec avidité, tantôt, et plus souvent encore, la confirmation d'une foule de vérités qu'il avoit pressenties. C'est ainsi qu'ayant remarqué une différence absolue de nature et de propriétés dans les tissus qui concourent à constituer le tube intestinal, il avoit eu d'avance la persuasion intime que ces tissus étoient affectés isolément, et que jamais une maladie unique, l'inflammation, par exemple, ne portoit primitivement son influence sur toute l'épaisseur de l'intestin à-la-fois. L'observation cadavérique justifia pleinement son idée; et après avoir annoncé dans ses cours précédens cette découverte future comme infaillible, il eut la satisfaction de prouver jusqu'à l'évidence, dans son cours d'*Anatomie pathologique*, que la découverte étoit faite.

L'Hôtel-Dieu, dont il fut nommé médecin, lui

fournissoit de grandes facilités pour ce dernier genre de travail ; mais il y trouvoit l'occasion plus précieuse encore d'observer sur l'homme vivant les phénomènes morbifiques dans un temps où il est possible d'y apporter du secours. Une masse considérable d'individus de tout âge, de tout sexe, de toute condition, successivement confiés aux soins de Bichat, lui présentoient une multitude de faits dont il ne laissoit rien échapper, et sur lesquels il fondoit la doctrine médicale la plus riche et la plus solide qu'il fût permis d'attendre. Déjà une foule d'élèves attachés spontanément à sa suite, et empressés à recueillir par écrit les histoires des maladies, le forçoit, pour ainsi dire, de se livrer à l'enseignement clinique ; déjà, dans un cours de matière médicale, il développoit les plus belles vues, soit nosologiques, soit thérapeutiques, lorsque l'atteinte mortelle qui le frappa lui-même interrompit ses succès, fit évanouir nos espérances, et remplit d'un silence lugubre cet amphithéâtre, où tant de fois on se pressa pour entendre ses doctes préceptes.

Je ne m'étendrai point sur les vertus morales qui distinguèrent mon illustre ami, qui le firent chérir de tous ceux qui le connurent, et qui ont rendu sa perte si sensible à tous les cœurs. Mille voix les publieront, puisque tous les yeux en ont été témoins. On dira quelle fut sa franchise, sa simplicité de mœurs, sa modestie, son inaltérable douceur, sa générosité. Qui pourroit mieux que

moi les connoître? Qui a été plus à portée de les apprécier, et qui pourroit se flatter d'estimer aussi bien que moi, sur cet article, la mesure de regrets qui lui est due? Mais c'est dans le sein d'une famille que de pareilles douleurs doivent être renfermées. Là, seulement, il est permis d'en sentir toute l'étendue, d'en concevoir et d'en juger tous les motifs, de s'en communiquer mutuellement toute l'amertume; là, seulement, on peut donner un libre cours à des soupirs, qui ailleurs pourroient n'être pas entendus, ou suffisamment compris; c'est là, c'est dans cet asile respectable, que l'homme illustre dont je parle, oubliant une gloire qu'il acquéroit ailleurs par des travaux si soutenus, si sagement dirigés, si heureusement couronnés, venoit donner quelques momens aux affections du cœur, aux épanchemens de la tendresse et de la confiance; c'est là qu'il développoit son ame toute entière, et qu'il recevoit d'un second père, d'une seconde mère, d'un second frère, les témoignages les plus vrais et les moins équivoques d'un sentiment qu'une amitié étrangère, quelque sincère qu'elle soit, ne sauroit égaler; c'est là aussi que sa mémoire sera célébrée, comme elle mérite de l'être. Que d'autres lui consacrent divers genres d'hommages; qu'une foule consternée accompagne ses restes inanimés; que son image soit solennellement placée dans les divers lieux consacrés aux sciences; tout lui est dû: et l'on ne

sauroit rien exagérer à l'égard d'un homme dont l'âge et le mérite sont dans une si énorme disproportion. Mais nos larmes silencieuses l'honoreront encore plus; nous lui élèverons dans nos cœurs des monumens plus durables ; et notre amour, qui lui fut si cher pendant sa vie, survivra encore à tous les éloges qui lui sont dûs à tant de titres.

M. F. R. Buisson.

Plus de cinq cents personnes, guidées par la reconnoissance et l'amitié, ont rendu à l'illustre professeur les derniers devoirs, en accompagnant sa pompe funèbre, soit à l'église de Notre Dame, soit au lieu de la sépulture.

Au moment de l'inhumation, M. Lepreux, premier médecin de l'Hôtel-Dieu, et M. Roux, professeur d'anatomie et de chirurgie, ont prononcé, avec les marques de la plus touchante sensibilité, les discours suivans :

DISCOURS DE M. LEPREUX.

« L'éloquence de la douleur est le silence; des larmes, des larmes, voilà le seul éloge funèbre qui soit au pouvoir de l'amitié, quand elle est toute entière au sentiment de la perte qu'elle vient d'éprouver! Dans un autre temps, les sociétés savantes s'acquitteront comme elles le doivent à l'égard d'un homme aussi étonnant par la supériorité et l'étendue des connoissances, que par la plus rare modestie; d'un homme dont le talent si distingué étoit encore embelli par toutes les vertus ; d'un homme qu'il faut cependant accuser d'avoir excédé dans le bien, car on seroit en droit de lui reprocher un dévouement à ses devoirs, tel qu'il en oublioit ce qu'il devoit à sa propre conser-

vation ; on lui reprocheroit ses veilles continuelles, ses occupations multipliées, où il ne connoissoit de délassement que le changement de travail : mais sur-tout il faudroit lui reprocher les dangers sans cesse renaissans, qu'il alloit braver tous les jours, pour exhumer du fond des tombeaux de grandes verités qui l'immortaliseront, et dont la conquête lui a coûté la vie. Mais, quoique moissonné dans la fleur de la jeunesse, il s'étoit déjà recommandé à la postérité par plusieurs ouvrages, où par-tout on trouve le génie de l'observation, la profondeur des recherches, des apperçus pleins de sagacité, un style aussi clair que précis, et une logique admirable.

» Jeunes élèves, qui fixez ce cercueil avec l'attendrissement de la piété filiale, vos pleurs religieux m'avertissent que l'éloge d'un grand maître ne m'appartient que de la manière dont vous le faites vous-même ; aussi ne veux-je que suivre un usage consacré chez les anciens : il étoit réservé à l'amitié d'appeler trois fois sur le bord de la tombe l'objet de ses regrets ; et moi aussi, je vous appellerai, ô mon digne et tendre ami, je vous dirai comme Tibulle disoit à son frère : « Je ne vous verrai plus, mais je vous aimerai toujours. » Votre image, sans cesse présente à mon souvenir, ne s'effacera plus que sous la main de la mort que vous venez de me rendre desirable. ».

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

DISCOURS DE M. ROUX.

Messieurs,

« En rendant les derniers devoirs à un homme étonnant par son mérite et par la gloire qu'il s'étoit acquise, aussi estimable par ses vertus qu'admirable par ses talens, il seroit doux pour moi d'acquitter complètement la dette sacrée que sa mémoire exige, en peignant les principaux traits de son existence, et en offrant le tableau des véritables fondemens de sa gloire immortelle.

» S'il ne falloit, pour remplir cette tâche avec avantage, qu'un attachement sincère à celui qui doit en être l'objet, et qu'un profond respect pour les restes inanimés que nous déposons ici, j'aurois peut-être, sans consulter mes moyens, cédé au desir qui s'étoit manifesté en moi; mais pour faire l'éloge d'un homme, il faut du temps, de la réflexion. Enchaîné par la douleur, l'esprit ne se livre qu'avec peine au travail; ce n'est que dégagé de toute inquiétude, qu'il peut justement apprécier la perte qu'on a faite. D'ailleurs, ce lieu où nous nous trouvons assemblés, inspire des sentimens autres que ceux qui doivent fixer l'attention sur la lecture d'un panégyrique.

» Laissant donc à d'autres, et sur-tout à des bouches plus éloquentes que la mienne, le soin d'entretenir le monde savant de la vie, des travaux, des écrits de Bichat, je viens seulement, messieurs, vous retracer les principales circonstances de la maladie à laquelle il a succombé, et jeter pour ceux qui ne le connurent pas particulièrement, un coup-d'œil rapide sur sa carrière médicale.

» Une chûte sur la totalité du corps, qu'il fit le 8 juillet ou 19 messidor au soir, et de laquelle résulta une syncope un peu prolongée, accéléra bien certainement l'invasion de sa cruelle maladie, mais dont les germes funestes sembloient indiqués par le trouble de ses fonctions digestives et la teinte jaunâtre de son visage. Le lendemain de sa chûte, il éprcuva deux nouvelles syncopes rapprochées; et dans la soirée, une douleur un peu vive qu'il ressentoit dans la région occipitale, l'engagea à s'y faire appliquer des sang-sues. Bientôt cette douleur changea, devint sus-orbitaire, et s'allia aux autres caractères extérieurs d'un embarras des premières voies. En conséquence, le 21 messidor, deuxième jour de sa maladie, il prit l'émétique. La fièvre se joignit bientôt aux premiers accidens, et continua dès-lors sans interruption. Simple les premiers jours, et portant l'empreinte évidente des fièvres bilieuses ou gastriques, elle s'accompagna

assez promptement d'une tendance continuelle au sommeil. Ce ne fut cependant que le septième où huitième jour que sa maladie prit un aspect imposant et redoutable. Le neuvième sur-tout, le redoublement ou paroxisme qui, les jours précédens, n'étoit marqué que par une chaleur très-grande, et l'intensité des phénomènes de la fièvre gastrique, fut remarquable par une sorte d'état comateux et quelques mouvemens convulsifs de la face. La courte durée de cette situation alarmante, puis le calme qui eut lieu le dixième jour, le bien-être même de cette dernière journée porté au point de dissiper toute crainte, et d'assurer le rétablissement prochain, firent retarder jusques au onzième jour, dans l'après-midi, l'application des vésicatoires aux jambes, secours que nécessitèrent les phénomènes avant-coureurs d'un paroxisme violent, que signala surtout un délire d'abord sombre et ardent, puis bientôt accompagné de gaîté. Aux approches de la nuit suivante, le calme se rétablit un peu; un état assez satisfesant, et à-peu-près analogue à celui des jours pairs antécédens, se prolongea une grande partie de la journée du 12. Le soir, il y eut un peu d'agitation; mais vers deux heures de la nuit, le malheureux Bichat tomba subitement dans un coma effrayant; la connoissance que jusques-là il avoit conservée dans ses momens lucides, fut perdue; il eut une aphonie complète.

De grand matin, on lui appliqua des vésicatoires aux cuisses, au dos, des sinapismes aux pieds; on lui frotta les membres avec de l'ammoniaque, qu'il respiroit aussi. Ces secours furent insuffisans; il passa la journée du 13 dans le même état. A une heure de la nuit suivante, il se ranima un instant; ses sens se réveillèrent un peu; il me reconnut, je reçus même ses derniers embrassemens; mais bientôt la nature témoigna par des mouvemens convulsifs généraux, la lutte inégale dans laquelle elle étoit engagée, et l'infortuné Bichat succomba à quatre heures et demie du matin, le quatorzième jour de la maladie.

» A l'ouverture du corps, la figure étoit méconnoissable par la profonde altération des traits. L'inspection de la poitrine, du ventre, ne montra aucun dérangement des viscères qui y sont renfermés. Celle de la tête confirma le sentiment dans lequel on étoit qu'il n'étoit pas mort des suites immédiates du coup qu'il avoit reçu dans sa chûte. On ne trouva, en effet, qu'un épanchement séreux, considérable à la base du crâne, circonstance qui s'offre constamment à l'issue funeste de toutes les fièvres malignes ou ataxiques, dont sa maladie a présenté, au moins dans les derniers jours, les caractères certains.

» Pour remplir le devoir pénible que je me suis imposé, je dois un moment fixer votre attention sur les circonstances les plus frappantes de la

vie de l'homme dont je viens d'exposer la fin malheureuse.

» Bichat naquit à Thoirette, département de l'Ain; il ne dut pas seulement à ses parens l'existence, il reçut d'eux encore le germe d'un génie précoce; l'éducation développa rapidement chez lui l'esprit naturel qu'il avoit en partage. Tous ses travaux portent l'empreinte de l'imagination vive dont il étoit doué. Né sans vices, il eut toutes les vertus que doivent posséder ceux qui se destinent à la pratique de la médecine; mais de plus, il avoit des qualités qui lui concilièrent l'attachement, l'estime de tous ceux qui surent répondre à son abord facile. Après quelques notions préliminaires qu'il prit à Lyon de la science qui a la conservation de l'homme pour objet, son entrée dans la carrière qu'il parcourut ici avec tant de gloire, fut signalée par le choix que Desault en fit pour concourir à ses travaux. A la mort de ce grand homme, la médecine proprement dite s'offrit à Bichat comme un champ plus vaste où il pouvoit déployer ses grands moyens; mais avant de l'aborder, il crut devoir prendre pour guide certain l'étude approfondie de l'homme sous le rapport anatomique et physiologique, étude à laquelle il se livra sans relâche. Après donc avoir mis au jour les œuvres de Desault, il produisit des ouvrages de son propre fonds. Remplis d'une foule immense de

vues nouvelles, qu'il seroit trop long d'énumérer, ses ouvrages sont devenus, pour quelques-uns de ses contemporains, des sources fécondes, des trésors ouverts à la cupidité, dans lesquels ils ont puisé secrètement. Mais la conduite de ce petit nombre d'hommes injustes n'a fait qu'ajouter à l'estime dont il a joui, et dont sa mémoire jouira éternellement parmi les savans distingués, les hommes impartiaux et appréciateurs du vrai mérite.

» Ainsi, messieurs, comme le fléau destructeur des campagnes semble porter particulièrement ses ravages sur les espérances du malheureux; de même le fléau commun à tous les mortels, se plaît à frapper promptement ceux dont la nature paroît avare, et qu'elle a destinés aux progrès des sciences. Mais peut-être croyons-nous *la Parque* injuste à ce point, parce que nous ne voyons que les victimes qui nous intéressent; ou bien oublions-nous qu'animé souvent par le desir de la gloire ou d'autres vues qui dirigent constamment l'homme dans ses travaux, il cherche opiniâtrement dans des occupations trop soutenues, des veilles excessives, la mort qui sembloit plus éloignée.

» Tel étoit même l'homme dont nous déplorons ici la perte irréparable. Il avoit à peine atteint son sixième lustre; et nous devons moins accuser de cette perte l'injustice du sort, que son zèle

infatigable et l'excès des travaux auxquels il se livroit.

» J'ai dit qu'il avoit beaucoup d'amis, et l'empressement avec lequel il a été secouru dans sa maladie, en est une preuve. Il trouva dans MM. Corvisart et Lepreux les consolations et les soins de l'amitié, en même-temps que des secours sagement dirigés, mais malheureusement au-dessous du coup dont il étoit frappé.

» Puisqu'il m'étoit permis de me regarder comme un de ceux qu'il affectionnoit le plus pendant sa vie, j'ai cru devoir assister à son heure dernière; et j'ai vu, moment digne de ressouvenir, oui, j'ai vu s'évanouir cet homme à jamais mémorable, sur lequel la science qu'il avoit embrassée fondoit les plus hautes espérances, par les progrès qu'il lui avoit déjà fait faire; cet homme que vous, ses parens, vous regrettez avec tant d'amertume; cet homme enfin qu'un grand nombre de vous, messieurs, avez eu pour ami le plus sincère.

» Puisse l'intention qui a dicté ce court hommage offert à sa mémoire, et l'entreprise d'une tâche aussi pénible, excuser ma témérité dans la louange de celui auquel je dois tout le fonds de mon éducation médicale, et qui daigna placer son ancien élève au rang de ses amis! »

EXTRAIT D'UNE NOTICE

Du cit. Corvisart, médecin du gouvernement.

L'ouvrage *sur la Mort et la Vie*, du citoyen Bichat, professeur d'anatomie, que la médecine vient de perdre, est un des plus marquans en physiologie, et le seul de son genre. Bichat en méditoit une seconde édition avec beaucoup de changemens. Il a publié en outre une nouvelle édition des *Maladies des voies urinaires*, une des *Œuvres chirurgicales*, et une du *Journal de Chirurgie*. Ces trois derniers ouvrages étoient de Desault, son maître. Il y a fait beaucoup de changemens et d'additions.

Il est auteur d'un *Traité sur les Membranes*, ouvrage tout neuf : il a publié quatre volumes sur l'*Anatomie générale*, deux sur l'*Anatomie descriptive*; deux autres sur cette dernière partie, sont, je crois, sous presse. Il travailloit à un ouvrage sur l'*Anatomie pathologique*, c'est-à-dire, considérée par rapport aux maladies. Nul, à son âge, n'a fait tant, et sur-tout si bien, pour la science médicale : nul n'avoit donné de si grandes espérances et des gages plus précieux de ce qu'il devoit faire. La mé-

decine n'a pu faire une plus grande perte. Il meurt à moins de trente ans, d'autant plus regrettable, qu'il peut moins être remplacé.

Sa mort rappelle aisément le souvenir de celle de son maître Desault, qui a illustré la chirurgie française par trente ans d'un travail infatigable et d'un zèle sans bornes. Il a, le premier en France, fondé l'enseignement de la chirurgie-pratique, et nos invincibles armées lui ont dû leurs meilleurs chirurgiens. Le maître et le disciple sont dignes de l'un et de l'autre. Ils ont agrandi la science. Eux aussi ont combattu glorieusement; eux aussi ont péri sur un champ de bataille qui compte bien des victimes: il leur faut aussi une récompense.
